



# JOURNAL ASIATIQUE.

DÉCEMBRE 1836.



## EXAMEN

D'une lettre de M. F. Fresnel, sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme, par A. CAUSSIN DE PERCEVAL.

Les lecteurs du Journal asiatique, et particulièrement ceux qui font de la langue et de la littérature arabes l'objet spécial de leurs études, ont sans doute gardé le souvenir de la traduction du *Lamiyyat el-arab* de Chanfara, faite par M. Fresnel, et insérée dans le cahier de septembre 1834. Une seconde édition revue et corrigée de cette version, qui reproduit si bien l'énergie sauvage du texte original, vient d'être publiée par M. Fresnel, accompagnée de détails neufs sur la vie du poëte bédouin, et précédée d'une lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme.

Le poëme de Chanfara, traduit d'abord par M. de Sacy, qui lui a donné place dans sa *Chrestomathie*, puis par M. Fresnel, à l'aide de deux nouveaux com-

mentaires, enfin tout récemment mis en vers italiens par M. Pallia, était digne des honneurs de ces traductions diverses, comme œuvre poétique et comme peinture de caractère et de mœurs. Malgré ce mérite et l'intérêt des aventures de Chanfara, ce poète étrange, « homme de proie et de sang, l'un des plus « fameux coureurs de son temps, demi-loup et demi-« hyène, » comme il le dit lui-même en un seul mot *sim*<sup>1</sup>, véritable type de cette classe de Bédouins appelée *Saalik-el-arab*, *صعاليك العرب*, la partie la plus importante du travail de M. Fresnel est celle qui traite de plusieurs événements célèbres de l'antiquité arabe, et c'est la seule dont je vais m'occuper.

Une histoire suivie et complète des temps primitifs de l'Arabie jusqu'à Mahomet serait une œuvre d'un haut intérêt; mais de si grands obstacles s'opposent à son accomplissement, qu'elle ne sera peut-être jamais exécutée d'une manière satisfaisante. Après avoir jeté au moins un coup d'œil sur les peuplades détruites, d'Ad, Thémoud, Tasm, Djadis, Amlik, etc., issues d'Aram et de Laoud fils de Sem, l'écrivain qui entreprendrait de rédiger l'histoire ancienne des Arabes devrait faire remonter ses recherches jusqu'à Cahtan ou Yoktan fils du patriarche Héber et père des tribus du Yaman, embrasser dans sa narration plusieurs histoires particulières; celle de l'empire de Saba ou des Himyarites, celle des rois de Ghassan qui ont gouverné, au nom des Ro-

<sup>1</sup> M. Fresnel, p. 91

ains, une partie de la Syrie, celle des princes issus de Cahtan et de Lakhm qui ont régné dans la Chaldée sous l'autorité des Cosroës, celle des familles de Djorhom, de Khozaa, de Coraïch, successivement en possession de l'intendance de la Caaba et du gouvernement de la Mecque, celle enfin des nombreuses tribus répandues dans l'intérieur de l'Arabie et originaires du Yaman, ou appartenant à la postérité d'Ismaël.

A la difficulté que présente un sujet si complexe s'en joint une autre beaucoup plus grave et véritablement désespérante, qui résulte de l'absence de monuments historiques contemporains, ou du moins rapprochés de ces âges reculés. On sait que les Arabes n'ont réellement d'annales que depuis Mahomet; les notions qu'ils ont conservées sur les temps antérieurs à la naissance de leur prophète ne consistent qu'en des traditions mêlées de fables, vagues, incohérentes, qui ne paraissent pas même avoir été mises en écrit avant la fin du premier siècle de l'hégire.

Qui pourra porter la lumière dans ces ténèbres? Qui saura distinguer le vrai du faux, au milieu de tant de récits différents d'un même fait, et assigner un ordre chronologique à tant d'événements sans date? Les généalogies, dont la connaissance formait, avec la poésie et l'éloquence, l'unique étude des Arabes au temps du paganisme, et quelques synchronismes qu'on rencontre çà et là dans les traditions, sont les seuls fils conducteurs offerts à la critique pour sortir de ce labyrinthe.

C'est à l'aide de ce moyen judicieusement employé que M. le baron Silvestre de Sacy est déjà parvenu à débrouiller le chaos chronologique d'un long période antérieur à l'islamisme, et certes personne ne mérite mieux que cet illustre savant, qu'on applique au résultat de ses investigations ce proverbe, emprunté à la langue dont il est en Europe le plus docte interprète :

ظن العاقل اصح من يقين الجاهل

La conjecture du sage est plus sûre que la certitude de l'ignorant.

En déterminant, d'une manière qu'on peut considérer au moins comme très-proche de la vérité, l'époque de la grande migration de ces familles sorties du Yaman peu avant la rupture des digues de Mareb, et qui ont porté des colonies dans le Hedjaz, le Nedjd, la Syrie et l'Irak; en indiquant l'âge de plusieurs autres événements importants, le temps où ont vécu les ancêtres de Mahomet depuis Adnan, et divers autres personnages célèbres, la date et la durée du règne des souverains du Yaman depuis Akran, des princes de Ghassan, des rois de Hira, des chefs du gouvernement de la Mecque, M. de Sacy a tracé le cadre historique des quatre derniers siècles environ qui ont précédé Mahomet.

Il faudrait maintenant remplir ce cadre, y mettre les faits à leur place, en montrer la suite et l'enchaînement; et si, comme il est malheureusement trop probable, il n'y a point d'espoir de ressusciter dans

son entier l'histoire ancienne des Arabes, au moins l'on en ferait ainsi revivre une portion notable.

La première condition pour atteindre ce but est de rechercher la trace des événements échappés à l'oubli, de rassembler les traditions éparses, de les soumettre à un examen critique, et de choisir celles qui semblent devoir inspirer le plus de confiance. Tel est l'objet du travail qu'a commencé M. Fresnel, et dont la lettre qu'il vient de publier est un simple spécimen. M. Fresnel recueille des faits; il n'entreprend pas de reconstituer l'histoire; il apporte des matériaux pour relever quelques parties de l'édifice. Sa lettre est le premier tableau d'une galerie dont il lui est impossible de mesurer la grandeur, et dont il craint, dit-il, de ne pas voir la fin. Mais, quel que soit le terme où s'arrêteront ses travaux ultérieurs (et son âge permet de croire ce terme encore bien éloigné), il aura rendu service à l'histoire et à la littérature arabes en traduisant et illustrant par des notes savantes un certain nombre de ces traditions antiques qui ne peuvent manquer d'avoir toujours leur prix, quand même on ne les considérerait que relativement aux poèmes classiques de l'Arabie, dont elles forment un commentaire indispensable.

Un de ces heureux hasards dont les hommes dévoués à la science méritent d'être favorisés a fait tomber entre les mains de M. Fresnel un ouvrage important et qui n'existe, je crois, dans aucune bibliothèque de l'Europe; c'est le *Collier unique*, **العقد**

الفريد, d'Abou-Omara Ahmed, fils de Mohammed, connu sous le nom d'Ibn-abd-Rabbihî, poète et philologue célèbre de Cordoue, né en l'an 246 de l'hégire (de J. C. 860), et auquel Ibn-Khallican a consacré un article biographique. Ce collier, divisé en vingt-cinq parties, dont chacune porte le nom d'une pierre précieuse, a été trouvé au Caire par M. Fresnel.

Les morceaux dont il offre aujourd'hui au public la traduction sont extraits de la dix-septième section, intitulée : *Seconde perle; journées et rencontres des Arabes*, الدرّة الثانية في أيام العرب ووقائعهم. Le narrateur sur la foi duquel Ibn-abd-Rabbihî raconte les faits contenus dans ce chapitre est, en général, le savant et consciencieux Abou-Obeïdah Mamar, fils de Mouthanna, né en l'année 110 de l'hégire (de J. C. 728), qui tenait ses récits d'Abou-Amr, fils d'Elala, né en 65 de l'hégire (de J. C. 684), et d'autres érudits, lesquels les avaient eux-mêmes reçus de *rouah* رواة, ou narrateurs plus anciens. Le nom d'Abou-Obeïdah prête assurément une grande autorité aux traditions rapportées par Ibn-abd-Rabbihî; et si un second hasard, non moins heureux que le premier, faisait rencontrer à M. Fresnel, dans la capitale de l'Égypte, un recueil des traditions d'Asmaï, il aurait le singulier avantage de pouvoir publier les leçons d'histoire ancienne données au khalife Haroun-Arrachid par ses deux illustres professeurs.

Les journées extraites par M. Fresnel du dix-sep

tième livre d'Ibn-abd-Rabbihi n'ont pas toutes une égale valeur historique, mais toutes offrent quelque genre d'intérêt. Les notes qui suivent chaque morceau renferment aussi plusieurs documents curieux puisés à différentes sources, et témoignent de l'étude approfondie que l'auteur a faite des mœurs et usages antiques des Arabes. J'exposerai les remarques critiques que m'a fournies la lecture de ce mémoire, sans m'écarter de l'ordre dans lequel elles se sont présentées à moi, si ce n'est pour réunir celles qui ont entre elles une liaison intime.

Dans la note 2, page 13, et la note 1, page 41, M. Fresnel traite le roman d'Antar avec un dédain qui est, dit-il, l'expression même de l'opinion des oulémas du Caire. J'aime beaucoup Antar, et je ne puis m'empêcher de dire quelques mots en sa faveur. Je conviens sans peine que le style de cet ouvrage, dans son état actuel, altéré tous les jours par des copistes ignorants et par les conteurs (*anatirah*) qui font métier de le lire dans les cafés à un auditoire illettré, ne peut être comparé au style des écrivains qui ont fleuri dans les beaux temps de la littérature arabe; mais la prose d'Antar, même avec quelques incorrections de langage usuel qu'on y rencontre, est plutôt élégante que *plate*; les vers, loin d'être *informes* et *boiteux*, sont très-réguliers. Les exploits du fils de Cheddad ne sont pas plus *absurdes* que ceux des guerriers d'Homère, et ce serait pousser à l'extrême l'amour de la vraisemblance et de l'exactitude que de ne point permettre à l'auteur d'une

épopée de grandir son héros. Je conçois que des oulémas, naturellement portés à accorder une estime exclusive aux ouvrages de théologie scolastique, de jurisprudence, de philologie, qui sont l'objet de leurs études et dont la connaissance les distingue du vulgaire, regardent les aventures d'Antar comme la pâture intellectuelle du peuple, et dédaignent de les lire. Si parfois ils jettent les yeux sur ce livre, que les conciles de l'Islâm, dit M. Fresnel, ont mis à l'index, ils sont probablement fort scandalisés de voir que l'auteur (à moins que les copistes ne soient les vrais coupables de cette énormité) attribue au docte Asmaï, comme l'Arioste au véridique archevêque Turpin, des récits qu'évidemment il n'a pas faits, du moins dans les termes qui lui sont prêtés, et emploie la formule « *Asmaï a dit* قال الأصمعي » comme l'équivalent d'un simple alinéa. Mais M. Fresnel ne saurait être arrêté par les décisions des conciles musulmans; qu'il veuille examiner, sans prévention et par lui-même, cette immense composition, il reviendra, j'en suis certain, sur le jugement trop sévère dont il s'est rendu l'interprète, et rendra plus de justice à un ouvrage dans lequel il reconnaîtra une grande richesse d'imagination, une fidèle peinture des mœurs qui se conservent depuis les temps les plus reculés dans les déserts de l'Arabie, des caractères parfaitement soutenus, et une multitude de traditions historiques réellement empruntées pour le fond, sinon pour la forme, aux anciens *rouah* dont les écrits sont aujourd'hui en partie perdus, tradi-

tions que l'on retrouve consignées dans un grand nombre d'articles du précieux recueil intitulé *Kitab el-Aghani*, notamment dans ceux de Ouarkâ, fils de Zohâir <sup>1</sup>, Khalid, fils de Djafar <sup>2</sup>, Rabie, fils de Ziad <sup>3</sup>, etc.

M. Fresnel n'est pas moins rigoureux envers Meïdani (note 1, pag. 41) qu'à l'égard de l'auteur d'Antar. Il l'accuse de sacrifier la *vérité* historique à la convenance de ses proverbes, et ne lui pardonne pas d'être, sur quelques points, en désaccord avec Abou-Obeïdah. Pour moi, accoutumé à respecter infiniment Meïdani, auteur classique dont tant de savants ont vanté la vaste érudition, je suis tout étonné de la hardiesse de M. Fresnel. Sans doute le mérite d'Abou-Obeïdah est éminent, l'autorité de son témoignage est des plus graves, mais enfin sa parole ne peut être regardée comme la *vérité* même, lorsqu'il s'agit de faits anciens qui ont passé de bouche en bouche avant de parvenir jusqu'à lui. Des traditions contradictoires avec les siennes dans beaucoup de détails sont rapportées par des hommes dignes aussi d'une haute estime; et quand Meïdani adopte la version d'Asmaï, par exemple, de préférence à celle d'Abou-Obeïdah, il ne doit pas être condamné uniquement pour cette raison.

Le récit (pag. 15 et suiv.) du meurtre de Colaïb, cause de la guerre de Bassous entre les tribus-sœurs

<sup>1</sup> Vol. II, fol. 365 et suiv. du man. de la Bibliothèque royale.

<sup>2</sup> Vol. III, fol. 1 et suiv.

<sup>3</sup> Vol. IV, fol. 19. et suiv.

de Bekr et de Taghlib, et celui de l'aventure de Mohalhîl, fait prisonnier par Harith, fils d'Oubad, n'ont point l'attrait de la nouveauté; ils avaient déjà été donnés par M. de Sacy dans le tome L des Mémoires de l'Académie des Inscriptions. M. Fresnel fait seulement connaître pour la première fois deux fragments de poésie composés par Mohalhîl, après la mort de son frère; puis, dans un supplément relatif aux notes sur Colaïb, et dans un chapitre intitulé *corrections*, il se livre à une discussion intéressante sur la journée de Khazaz; il cherche à en indiquer la date approximative, et examine deux opinions contraires: l'une, avancée par Abou'l-moundhir Hécham<sup>1</sup>, fils de Mohammad, fils d'Assaïb, qui désigne Colaïb comme le général en chef des Arabes de la race de Maadd dans cette bataille; l'autre, émise, suivant le témoignage d'Abou-Obéïdah, par Abou-Amr, fils d'Elala, qui reporte cette affaire à une époque beaucoup plus ancienne que le temps où vivait Colaïb.

Pour mettre les lecteurs à même de se former un avis sur cette question, je leur soumettrai l'original et la traduction faite par M. Fresnel des pièces du procès<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> M. Fresnel le nomme *Ibn Hécham*, fils de Mohammad. C'est apparemment une faute de son manuscrit. Le nom de ce savant *rawi* était bien certainement Hécham, comme on le voit dans *Ibn-Khallican*, qui a donné sa biographie. Il ne pouvait point, d'ailleurs, s'appeler *fils de Hécham*, puisque son père était Mohammad.

<sup>2</sup> Le texte arabe qui m'a été communiqué par M. Fresnel, pendant le séjour qu'il vient de faire à Paris, se trouvera à la fin.

Voici d'abord l'exposé d'Abou'l-moundhir Hécham (pag. 15) :

« Les tribus issues de Maadd ( c'est-à-dire tous  
« les Arabes de la postérité d'Adnan, ou à peu près,  
« par opposition aux Ioctanides ou Arabes du Ya-  
« man) ne se sont trouvées réunies que trois fois  
« sous le commandement d'un même chef; et les  
« trois qui, seuls d'entre les princes arabes, ont eu  
« la gloire de commander à toutes les tribus sorties  
« de Maadd, sont :

« Le premier, Amir, fils de Zharib, fils d'Amr,  
« fils de Bakr, fils de Yachkour, fils de Harith, qui  
« est le même qu'Adwan, fils d'Amr, fils de Qays-  
« Aylan, qui est le même qu'Annâs, fils de Moudhar.  
« Cet Amir, fils de Zharib, est celui qui mena au  
« combat les guerriers de Maadd dans la journée  
« d'Albaydâ, lorsque la race de Madhhidj (tribu ya-  
« manique) se fourvoya dans le Tihamah. L'affaire  
« d'Albaydâ fut la première rencontre entre les ha-  
« bitants du Tihamah et ceux du Yaman.

« Le second chef suprême auquel ont obéi toutes  
« les tribus maaddiques est Rabiah, fils de Harith,  
« fils de Mourrah, fils de Zouhayr, fils de Djoucham,  
« fils de Bakr, fils de Habib, fils d'Amr; il comman-  
« dait les Arabes dans l'affaire de Soullân, entre les  
« habitants du Yaman et ceux du Tihamah.

« Le troisième est Koulayb, fils de Rabiah (c'est-  
« à-dire du précédent), celui-là même auquel se rap-  
« porte l'expression proverbiale *plus altier que Kou-*  
« *layb-Wail*. Il commanda toutes les forces de la

« postérité de Maadd à la bataille de Khazaz, où il dé-  
 « fit et tailla en pièces l'armée du Yaman. Toutes les  
 « tribus de Maadd se réunirent sous son obéissance,  
 « lui firent la part d'un roi dans le butin, lui décer-  
 « nèrent la couronne et tous les honneurs de la  
 « royauté, et lui restèrent soumises pendant un  
 « temps. Mais un orgueil excessif entra dans son  
 « cœur, etc. »

Écoutons maintenant le rapport d'Abou-Obeïdah  
 (pag. 68) :

« Une discussion s'éleva, dans ces derniers temps  
 « (au commencement du second siècle de l'hégire),  
 « au sein d'une docte assemblée où figuraient Amir  
 « et Misma, tous deux fils d'Abdalmalik ; Khalid, fils  
 « de Djabalah ; Ibrahim, fils de Mouhammad, fils  
 « de Nouh, de la tribu d'Outharid, et d'autres sa-  
 « vants distingués de Basrah. Ils s'étaient réunis un  
 « vendredi en *madjlis* (comité littéraire), et chacun  
 « célébrait les hauts faits de sa tribu (conformément  
 « aux traditions de la foire d'Oukazh, alors suppri-  
 « mée depuis un siècle). L'un d'eux ayant rappelé  
 « la journée de Khazaz, une dispute éclata aussitôt  
 « entre les contendants de gloire héréditaire, sur la  
 « question de savoir à laquelle de leurs tribus res-  
 « pectives avait appartenu le commandement géné-  
 « ral des forces maaddiques dans cette affaire mé-  
 « morable.

« Khalid, fils de Djabalah, leur donnait pour chef  
 « Ahwas, fils de Djafar ; Amir et Misma revendiq-  
 « quaient cette gloire en faveur de Koulayb-Wail ;

« Ibrahim-ibn-Nouh nommait Zourârah, fils d'Odas.  
 « Tout cela se passait dans le salon d'Abou-Amr, fils  
 « d'Alalâ (docteur célèbre). Enfin les trois partis  
 « convinrent de se référer au jugement d'Abou-Amr,  
 « qui les mit d'accord par le verdict suivant :

« Ni la postérité d'Amir-ibn-Sassaah (dit Abou-  
 « Amr, excluant par ces mots Ahwas, fils de Djafar),  
 « ni celle de Darim-ibn-Malik (excluant ainsi Zourâ-  
 « rah, mis au concours par Ibrahim), ni celle de  
 « Djoucham-ibn-Bakr (mettant également hors de  
 « cause le fameux Koulayb-Wail), n'ont vu la journée  
 « de Khazaz : elle est plus ancienne que tout cela. Il  
 « y a soixante ans que j'interroge les hommes de  
 « mémoire sur le fait qui vous occupe, et je n'ai pu  
 « trouver personne qui sût le nom du général, ou  
 « seulement le nom de sa tribu. Tout ce que j'ai pu  
 « recueillir, c'est qu'avant cette journée les gens du  
 « Yaman envoyaient chez le peuple de Nizar (fils de  
 « Maadd; le nom de Nizar représente ici toute la  
 « nation maaddique, et est, en ce sens, synonyme de  
 « celui de son père) un homme accompagné d'un  
 « *scribe*, et muni d'un tapis sur lequel il s'asseyait  
 « pour recevoir les tributs que le Yaman levait alors  
 « arbitrairement sur la postérité de Nizar, et les faire  
 « enregistrer par le scribe, de la même manière que  
 « les percepteurs des aumônes légales les enregis-  
 « trent aujourd'hui parmi nous. C'est de la journée  
 « de Khazaz que date l'indépendance des tribus maad-  
 « diques : depuis lors, elles ont cessé d'être assujet-  
 « ties aux rois de Himyar (du Yaman). La posté-

« rité de Nizar ne formait pas encore, à cette époque,  
 « une peuplade nombreuse. Des feux furent entrete-  
 « nus pendant trois jours et trois nuits sur les hau-  
 « teurs de Khazaz, pour appeler au combat les en-  
 « fants de Nizar; la flamme durant la nuit, la fumée  
 « pendant le jour, furent les signaux de cette grande  
 « journée.

« On demanda à Abou-Amr ce que c'était que  
 « Khazaz. C'est, répondit-il, une montagne que l'on  
 « rencontre près d'Ammarah, sur la gauche, en ve-  
 « nant de la plaine de Batn-Aqil; derrière Khazaz  
 « est la plaine Manidj; en face sont les deux mon-  
 « tagnes de Kîr (ou Koûr) et de Kouwayr.

« Depuis la journée de Khazaz, continua Abou-  
 « Amr, les gens du Yaman ne vinrent plus dévorer  
 « la substance des enfants de Maadd; mais personne  
 « ne saurait cela aujourd'hui, si les vers d'Amr, fils  
 « de Koulthoum, n'en eussent conservé la mémoire.  
 « (Il cite) :

« Et ce sont les gens de notre tribu (*Taghlib*) qui fourni-  
 « rent le secours le plus puissant aux tribus conjurées, alors  
 « que les feux de la guerre brillaient sur les hauteurs de  
 « Khazaz. »

« Si l'aïeul du poète, si Koulayb-Waïl, poursuivit  
 « Abou-Amr, eût réellement été le généralissime des  
 « forces de Maadd à la bataille de Khazaz, le poète  
 « lui-même ne se serait pas borné à revendiquer  
 « pour sa tribu l'honneur d'un puissant secours,  
 « laissant de côté celui du commandement en chef. »

Abou-Amr conclut en disant : « Je ne sache personne qui ait eu connaissance des détails de cette journée, ou qui l'ait célébrée dans ses vers, soit avant, soit après l'auteur de la moallaka. »

On voit que la bataille de Khazaz, qui paraît avoir affranchi les familles issues d'Ismaël, par Maadd et Nizar, d'un tribut qu'elles payaient aux rois du Yaman, est un fait très-marquant de l'histoire des Arabes. Il serait important d'en reconnaître l'époque; mais il est difficile de faire un choix entre les données contradictoires que fournissent les traditions.

Abou-Amr, fils d'Elalâ<sup>1</sup>, né à la Mecque vers l'an 65 de l'hégire (de J. C. 684), et mort à Coufa en 154 (de J. C. 771), est plus ancien qu'Abou'lmoundhir Hécham<sup>2</sup>, né en . . . , mort en l'année 204 de l'hégire (de J. C. 819). Sous ce rapport, l'opinion du premier a plus de poids; il est constant néanmoins que celle du second est la plus généralement adoptée. Elle a été suivie par tous les commentateurs des moallakas.

M. Fresnel se déclare du parti d'Abou-Amr; il relève sans peine un non-sens qui se trouve dans le commentaire de Zawzénî sur le vers 70 de la moallaka d'Amr-ibn-Kolthoum. On y lit que la guerre entre les Arabes de Maadd et ceux du Yaman (ou Himyarites) eut pour principe l'action de Colaïb, qui, pour venger un soufflet donné à sa sœur, tua le Ghassanide

<sup>1</sup> Voyez Ibn-Khallican, art. أبو عمرو عامر بن العلاء.

<sup>2</sup> Ibn-Khallican. — M. de Sacy, *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, vol. L, p. 300. — Hadji-Khalifa, art. عم الانساب.

Labid, fils d'Onouk, lieutenant des rois de *Ghassan*, c'est-à-dire de Syrie (dans le Tihamah<sup>1</sup>, contrée limitrophe du Hedjaz et du Yaman, alors habitée par les tribus maaddiques de Bekr et de Taghlib). Bien que les divers manuscrits que je connais du commentaire de Zawzéni portent la leçon *عامل ملك غسان*, je ne puis croire que le *bonus Zawzenita* ait réellement eu l'intention d'écrire une chose aussi peu rationnelle; j'aime mieux penser que, par suite d'une erreur de copiste ou d'un *lapsus calami* de l'auteur lui-même, il y a ici un mot substitué à un autre, et qu'au lieu de *Ghassan* il faut lire *Himyar*. Cette correction me semble d'ailleurs suffisamment justifiée par le passage suivant, que je vois dans un autre commentaire<sup>2</sup>:

اليمين كانت ملوك العرب وكان لها في كل قوم عريف  
 وكان لها في تغلب لبيد بن عنق الحية الغساني

Les princes du Yaman étaient les rois des Arabes; ils avaient dans chaque tribu un officier désigné par eux: chez les Taghlibites, leur officier était Labid, fils d'Onouk el-Hayyè le Ghassanide.

Ainsi Labid, quoiqu'il appartînt originairement à une famille de Ghassan, et que les circonstances qui l'avaient amené dans le pays de Taghlib ne soient

<sup>1</sup> Le séjour, à cette époque, des tribus de Bekr et Taghlib, dans le Tihamah, est établi par le témoignage d'Abou'l-moundhir Hé-cham, et confirmé par des vers de Mohalhil. Voyez la brochure de M. Fresnel, p. 16 et 22.

<sup>2</sup> Man. de la Bibl. royale, in-fol. acquis de M. Delaporte, p. 1.

pas expliquées, était bien le lieutenant des princes himyarites, et l'on conçoit que son meurtre ait pu donner naissance à la guerre dont il s'agit.

Par des inductions fort plausibles et des calculs généalogiques ingénieux, mais trop longs pour être rapportés en détail, M. Fresnel arrive à fixer la date de la journée de Khazaz vers l'an 291 avant la naissance de Mahomet, ou cent quatre-vingt-huit ans avant la naissance de Colaïb. Il regarde la bataille d'Albaydâ comme antérieure de trente-neuf ans environ à celle de Khazaz, et entre les deux se place naturellement la journée de Soullân<sup>1</sup>. Ces trois affaires seraient les actes principaux d'une longue lutte soutenue par les Arabes de race maaddique, contre ceux du Yaman, pour conquérir leur indépendance.

M. Fresnel, dans sa manière d'évaluer les générations, établit une différence entre les tribus belliqueuses du désert et celle des Coraychites, domiciliés à la Mecque, et adonnés au négoce. Il considère les degrés comme devant être plus courts dans les premières que dans la seconde. Les généalogies de Colaïb et du poète Acha, comparées à celle de Ma-

<sup>1</sup> En citant (p. 82) ce que dit Meïdani de la bataille de Soullân, M. Fresnel a traduit : « L'honneur de cette journée appartient à Rabiah (père de Koulayb), qui battit à Soullân la tribu (yamanique) de Madhhidj. » Je ne pense pas que Meïdani ait voulu parler de Rabiah, père de Colaïb, auquel il est vrai cependant qu'on attribue communément cette victoire. Les mots du texte de Meïdani, **لربيعة على مذحج**, me paraissent signifier que les Arabes issus de Rabiah, fils de Nizar (ou Rabiât-al-Faras), eurent l'avantage sur les Arabes issus de Madhhidj.

homet, lui fournissent une preuve de la nécessité de cette distinction. On compte, par exemple, entre Colaïb et Adnan, comme entre Mahomet et Adnan, vingt générations : si elles étaient égales, Colaïb et Mahomet auraient été contemporains, ce qui n'est point exact.

La comparaison d'un plus grand nombre de généalogies bédouines et mecquoises serait nécessaire pour apprécier, sous un point de vue général, le mérite de cette distinction, qui est juste d'ailleurs pour les deux cas cités. Mais, en s'attachant exclusivement au calcul, toujours incertain, des générations, M. Fresnel a négligé quelques données historiques qui auraient pu servir d'appui à ses conjectures. La guerre de Bassous a duré quarante ans; elle s'est terminée par l'arbitrage de Moundhir III, roi de Hira, suivant Abou-Amr Cheïbani <sup>1</sup>, ou de son fils et successeur Amr-ibn-Hind, selon le témoignage d'Ibn-el-Kelbi <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Kitab el-Aghani*, vol. II, fol. 359 r. Abou-Amr (Ishak-ibn-Merarr) Cheïbani était un savant célèbre qui mourut, suivant Ibn-Khallican, en l'an de l'hégire 213 (de J. C. 828), à l'âge de cent dix-huit ou cent-vingt ans.

<sup>2</sup> *Aghani*, ib. Voyez aussi les commentaires sur la moallaka de Harith-ibn-Hillizè et celle d'Amr-ibn-Kolthoum, et le mémoire de M. de Sacy sur les anciens monuments de la littérature arabe. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, vol. L, pages 356, 375, 386, 388. M. de Sacy pense (page 300) qu'Ibn-el-Kelbi est le même qu'Abou Imoundhir Hécham, fils de Mohammad, fils d'Assaïb. Cette conjecture est confirmée par Ibn-Khallican, qui, dans plusieurs endroits, et notamment à l'art. *Khalid*, fils d'Abdallah Kasri, nomme cet auteur Hécham Ibn-el-Kelbi. Meïdani, dans l'énumération des écrivains dont il a compulsé les ouvrages, l'appelle de même Hécham-ibn-el-Kelbi.

On peut, sans crainte de se tromper beaucoup, prendre un terme moyen entre ces deux indications, et rapporter la fin de cette guerre à l'avènement même d'Amr, qui apaisa ensuite un nouveau différend survenu entre les tribus de Bekr et de Taghlib, depuis le rétablissement de la paix. Or on sait que Mahomet est né en la huitième année du règne d'Amr; donc la distance qui sépare de la naissance du prophète arabe le meurtre de Colaïb, origine de la guerre de Bassous, doit être de quarante-huit ou cinquante ans; et si l'on suppose que Colaïb, parvenu vers sa quarantième ou quarante-cinquième année, à l'apogée de sa puissance, avait environ cinquante ans lors de sa mort violente, on estimera à près d'un siècle l'intervalle qui a dû s'écouler entre sa naissance et celle de Mahomet, ce qui ne s'éloigne pas du calcul de M. Fresnel. A ce compte, il doit y avoir, entre l'hégire et l'âge viril de Colaïb, cent et quelques années seulement. Or, si l'honneur de la victoire de Khazaz eût appartenu à un général aussi voisin de l'époque de Mahomet que Colaïb, le souvenir des principales circonstances de cette journée n'eût pas dû être entièrement perdu au temps d'Abou-Amr, fils d'Elalâ, c'est-à-dire à la fin du premier siècle de l'hégire. Tel est un des raisonnements sur lesquels M. Fresnel se fonde pour ôter à Colaïb le commandement des forces de Maadd dans cette bataille.

Sans admettre ni rejeter le sentiment de M. Fresnel sur la haute ancienneté de l'affaire de Khazaz,

j'exposerai ici quelques considérations qui semblent militer en faveur de l'opinion contraire.

La journée de Khazaz a été sauvée de l'oubli par ces vers de la *moallaka* d'Amr-ibn-Kolthoum, dont la mère, Leïla, était fille de Mohalhil, frère de Colaïb :

و نحن غداة اوقد في خزازي  
 رفدنا فوق رفد اليرافدينا  
 ونحن للحابسون بدي اراطي  
 سفت الجلة الخور الدردينا  
 وكنا اليمين اذا التقينا  
 وكان اليسرين بنو ابينا  
 فصالوا صولة فمن يليهم  
 وصلنا صولة فمن يلينا  
 فابوا بالنهاب والسمايا  
 وابنا بالملوك مصفدينا

Le jour où les feux furent allumés à Khazaza, c'est nous qui avons fourni le plus puissant secours aux tribus conjurées; c'est nous qui (pour n'être occupés que du soin de la victoire) avons enfermé nos troupeaux à Dhou-Oratha, laissant nos chamelles laitières réduites à brouter l'herbe desséchée. Au moment de l'action, nous étions à l'aile droite, et nos frères à l'aile gauche. Ils se sont élancés avec intrépidité contre l'ennemi qui était devant eux; nous avons attaqué avec une vigueur égale l'ennemi qui nous faisait face. Ils sont retournés chez eux avec le butin et les femmes captives; nous avons emmené avec nous les rois vaincus, chargés de chaînes.

Ne serait-il pas étonnant que la mémoire d'une journée antérieure, suivant M. Fresnel, de cent quatre-vingt-huit ans au moins à la naissance de Colaïb, et par conséquent d'environ deux siècles et demi à celle d'Amr-ibn-Kolthoum (petit-fils du frère cadet de Colaïb), fût encore assez vivante, au temps d'Amr, parmi des Bédouins ignorants et sans archives, pour que ce poète ait pu rappeler, dans ses vers, des détails tels que les feux allumés sur la montagne, les troupeaux enfermés, la position de sa tribu à l'aile droite, le butin abandonné aux alliés?

Amr-ibn-Kolthoum attribue aux Taghlibites l'honneur d'avoir le plus contribué à la victoire, sans revendiquer pour eux celui du commandement en chef. Cette circonstance pourrait s'expliquer par le récit suivant, qui se lit dans un commentaire des moallakas précédemment cité <sup>1</sup> :

« Après le meurtre de Labid, fils d'Onouk-el-Hayyè,  
 « par Colaïb-Waïl, dix princes du Yaman se réunirent  
 « pour marcher contre les Arabes de Maadd et dé-  
 « truire la Caaba. Abdel-Mottalib, aïeul de Mahomet,  
 « et Colaïb-Waïl, s'avancèrent à leur rencontre, à la  
 « tête, le premier, des descendants de Modhar (fils  
 « de Nizar, fils de Maadd), le second, des Arabes  
 « issus de Rabiah (autre fils de Nizar). Lorsque ces  
 « deux chefs firent la jonction de leurs forces, ils  
 « descendirent l'un et l'autre de cheval pour se saluer  
 « et se faire honneur. Ils s'embrassèrent et allèrent à  
 « l'instant chercher l'ennemi. Le choc eut lieu près de

<sup>1</sup> Man. de la Bibl. royale, in-fol. acquis de M. de Laporte, p. 1.

« Khazaza. Colaïb, avec les Bénou-Rabiah, était à l'aile  
« droite, Abd-el-Mottalib, avec les Benou-Modhar, à  
« l'aile gauche. »

Abdel-Mottalib a certainement été contemporain de Colaïb; il est mort en la huitième année de Mahomet <sup>1</sup> (an de J. C. 579), âgé de cent dix ans <sup>2</sup>; il

<sup>1</sup> Abulf. *Ann.* t. I, p. 20.

<sup>2</sup> El-Makin, d'après Tabary, dit qu'Abd-el-Mottalib mourut à cent dix ans (*Hist. sarrac.* ed. T. Erpenio, p. 2). Il avait eu seize enfants, savoir : six filles : Safya, qui fut mère de Zobeïr-ibn-el-Awwam, Oumm-Hakim, surnommée El-Baidhâ, Atika, Omaïma, Arwa et Barra; et dix fils : Abbas, Hamza, Abou-Talib (dont le vrai nom était Abd-Ménaf), Zobeïr, Harith, Djabhl, Moukawwim, Dhirar, Aboulahab (dont le vrai nom était Abd-el-Ozza), et Abdallah, qui fut père de Mahomet (*Sirat erraçoul*, fol. 16 v.). Abdallah, le dernier de ses enfants, était né, au rapport d'Aboulféda (*Ann.* t. I, p. 2), vingt-cinq ans avant l'année de l'éléphant, c'est-à-dire, en l'an de J. C. 546. Il résulterait de ces données qu'Abd-el-Mottalib aurait engendré Abdallah à l'âge de soixante et dix-sept ans. Il peut y avoir quelque exagération dans le nombre des années de la vie d'Abd-el-Mottalib indiqué par El-Makin. L'on ne peut douter, néanmoins, que cet illustre aïeul de Mahomet n'ait fourni une très-longue carrière.

Au reste, les exemples de longévité, chez les Arabes, ont toujours été fort communs. J'en citerai quelques-uns fondés sur le témoignage d'auteurs graves, et choisis parmi les personnages célèbres du siècle de Mahomet, époque où les traditions historiques commencent à devenir plus certaines. Je laisse d'ailleurs au lecteur le soin de rabattre quelque chose sur les chiffres.

Zohair, fils d'Abou-Selma, auteur d'une moallaka, fut vu, à l'âge de cent ans, par Mahomet (*Aghani*, t. II, p. 346). Le guerrier-poète Doraïd, fils de Samma, avait plus de cent ans quand il fut tué à la bataille de Honain (*Abulf. Ann.* t. I, p. 158). Amr-ibn-Kolthoum, auteur d'une moallaka, atteignit, dit-on, cent cinquante ans (*Agh.* t. II, p. 361). Labid, auteur d'une moallaka, mourut à Coufa, sur la fin du règne de Moawia, âgé de cent quarante-cinq ans (*Agh.* t. III, p. 368 v.; *Notice sur Labid*, par M. de Sacy). Amr, fils de Madi-Karb, âgé de cent dix ans, combattit vaillamment à la journée

devait donc être né vers l'an de J. C. 469. Or, si Colaïb, né environ un siècle avant Mahomet, c'est-à-dire vers l'an de J. C. 471, avait à peu près quarante ans à l'époque de la bataille de Khazaz, Abd-el-Mottalib—devait avoir, à cette même époque, quarante-deux ans, et la date de la journée de Khazaz répondrait à l'an de J. C. 511, c'est-à-dire qu'elle précéderait d'une quinzaine d'années l'invasion des Éthiopiens dans le Yaman.

Abou-Amr, fils d'Elalâ, parle de *scribes* envoyés par les princes himyarites pour recueillir le tribut des Arabes issus de Nizar. Cette donnée tendrait à confirmer la date qui vient d'être indiquée pour la bataille de Khazaz, s'il est vrai, comme l'a conjecturé M. de Sacy <sup>1</sup>, que l'introduction de l'écriture dans le Yaman n'est pas de beaucoup antérieure à l'envahissement de cette contrée par les Éthiopiens, sous la conduite d'Aryat (vers l'an de J. C. 525).

Il doit paraître extraordinaire, je l'avoue, que, dans le royaume de la reine de Saba, chez ce peuple célèbre dans l'antiquité sous le nom d'Homérite, et qui était sans doute parvenu à un assez haut degré

de Cadessiè, et ne mourut que vers la fin du khalifat d'Omar, c'est-à-dire, au moins cinq ans après cette bataille (*Agh.* t. III, p. 337). Hassan-ibn-Thabit, qui, dans ses vers, défendait Mahomet contre les attaques des poètes Coraychites, vécut cent vingt ans, et son père, Thabit, cent cinquante, au rapport d'Abou-Obeïdah (*Agh.* tome I, page 239). Le poète Nabegha-Djadi parvint à l'âge de cent quatre-vingts ans, suivant les uns, ou seulement de cent vingt ans, selon les autres. Abou'lfaradj Isfahani ne doute pas qu'il n'ait atteint au moins cent vingt ans (*Agh.* t. I, p. 293 v.), etc.

<sup>1</sup> *Mém. de l'Acad. des Inscr.* t. I, p. 282-292

de puissance et de civilisation, l'introduction de l'écriture ait été si tardive. Il semblerait plus naturel de croire qu'elle a dû au moins suivre de près la conversion des Himyarites au judaïsme, et que les docteurs juifs ont porté dans le Yaman, avec leur religion, la connaissance qu'ils possédaient de l'écriture.

Cette remarque n'a pas échappé à M. de Sacy ; cependant le résultat de ses recherches a été l'opinion que les Himyarites, au temps même de la splendeur de leur empire, ignoraient l'art d'exprimer la pensée par des signes durables. Sans cette hypothèse, comment expliquer l'absence de tout monument écrit ? Comment comprendre que les savants arabes du premier siècle de l'hégire, malgré les investigations auxquelles ils se sont indubitablement livrés, n'en aient rencontré aucune trace ? L'antique inscription qu'on prétend avoir été vue dans la capitale du Yaman, et qui annonçait la domination des Coraychites sur ce pays <sup>1</sup>, est évidemment une fable ou une supercherie, et c'est par une supposition toute gratuite ou un abus de mots, comme l'a démontré M. de Sacy <sup>2</sup>, qu'on a qualifié d'himyarite le caractère d'autres inscriptions trouvées à Samarcand et en divers lieux, où l'on assure que les Tobbas ont pénétré.

En admettant, avec M. de Sacy, que le caractère appelé par les Arabes *himyarite* ou *mousnad* a été im-

<sup>1</sup> *Mém. de l'Acad. des Inscr.* t. L, p. 267.

<sup>2</sup> *Ibid.* t. L, p. 271.

porté d'Éthiopie dans le Yaman, un petit nombre d'années avant l'invasion de l'armée conquérante, il devient facile de concevoir que cette écriture même n'ait laissé aucun monument historique. On sait en effet que les princes himyarites empêchaient le commun des hommes de l'apprendre sans leur permission, et s'en réservaient le privilège à eux et à leurs scribes. Lorsque ces princes, dépossédés de leur puissance, eurent été dispersés et décimés par les Éthiopiens vainqueurs, la connaissance de l'écriture, peu ancienne et peu répandue parmi les Arabes du Yaman, dut se perdre insensiblement chez ce peuple subjugué. Aussi Ibn-Khallican affirme-t-il<sup>1</sup> que, lors du commencement de l'islamisme, il n'y avait dans tout le Yaman personne (c'est-à-dire aucun Arabe) qui sût lire et écrire.

Au reste, sans insister plus longtemps sur une question qui ne s'est présentée ici que d'une manière incidente, je reviens au travail de M. Fresnel et à la *seconde perle* d'Ibn-abd-Rabbihî.

Le récit du meurtre de Châs (journée de Manidj, pag. 28) et celui de la mort de Zohaïr (journée de Nafrawat, pag. 37), qui suivent le morceau sur l'origine de la guerre de Bassous, s'éloignent beaucoup du récit des mêmes faits que j'ai extrait du roman historique d'Antar, et publié dans le Journal asiatique (octobre 1834). Cette différence tient principalement à ce qu'Ibn-abd-Rabbihî s'est attaché uni-

<sup>1</sup> Ibn-Khallican, art. *Ibn-al-Bawwab*, cité par M. de Sacy, *Mém. de l'Acad. des Inscr.* vol. L, p. 256.

quement à la tradition d'Abou-Obeïdah sur ces événements, tandis que l'auteur d'Antar a pris la matière de sa narration dans plusieurs traditions dont il a fondu ensemble les détails. Il paraît, au reste, avoir emprunté la plupart des circonstances dont il fait mention à la tradition d'Asmaï et à celle d'Abou-Obeïdah lui-même, telles qu'elles sont rapportées l'une et l'autre dans le Kitab el-Aghani<sup>1</sup>. La dernière contient, dans l'ouvrage d'Abou'lfaradj Isfahani, des développements beaucoup plus étendus sur la mort du chef des Bénou-Abs, que dans la traduction donnée par M. Fresnel de cette portion du manuscrit d'Ibn-abd-Rabbihi. Or l'indication du nom des personnages sur la foi desquels parlait Abou-Obeïdah, et des variantes même légères qu'offraient leurs récits, imprime au texte de l'Aghani un cachet remarquable d'authenticité. Je ne doute pas qu'on n'y lise la véritable tradition originale d'Abou-Obeïdah, et je regrette qu'Ibn-abd-Rabbihi l'ait ainsi abrégée.

M. Fresnel (note 4, page 31) reproche à l'islamisme l'abolition des luttes littéraires de la foire d'Oukazh, où les poètes venaient célébrer les exploits de leurs ancêtres et la gloire de leur tribu. Sans doute ce concours de poésie et de vertus guerrières était propre à entretenir une noble émulation parmi les Arabes; mais c'était aussi une arène ouverte à la vanité, aux passions envieuses et vindicatives. Tel fut vraisemblablement le motif qui engagea Mahomet à le supprimer. M. Fresnel avoue qu'il a été

<sup>1</sup> Vol. II, fol. 365 v. et suiv., art. *Ouarkâ*.

longtemps sans comprendre la possibilité de ces débats poétiques entre des hommes qui avaient presque toujours des vengeances à exercer les uns contre les autres. Il s'est demandé comment, malgré l'interdiction de la guerre pendant les trois mois sacrés au commencement desquels se tenait le marché d'Oukazh, des ennemis pouvaient imposer silence à leurs haines et écouter tranquillement le panégyrique de leurs adversaires. Les Arabes, dit-il, n'avaient-ils plus de sang dans les veines pendant la durée de la foire?

Il a cru pouvoir résoudre cette question par deux faits puisés dans le manuscrit d'Ibn-abd-Rabbihi : à la foire d'Oukazh, les héros-poètes avaient la figure couverte d'un voile; dans les récitations et improvisations, la voix de l'orateur était suppléée par celle d'un rhapsode ou crieur qui se tenait près de lui et répétait ses paroles.

Ces deux usages n'étaient certainement pas toujours observés. Ils ne paraissent pas avoir pu opposer des obstacles bien réels à l'explosion des inimitiés, et l'on sait d'ailleurs que des querelles sanglantes sont nées quelquefois et ont été vidées à Oukazh. Pour les prévenir il existait un autre usage qui, bien qu'impuissant encore, devait avoir plus d'efficacité. J'en trouve la trace dans le Kitab el-Aghani; voici ce qu'on lit dans un passage de cet excellent recueil, relatif à la guerre de Fidjâr, dont l'époque correspond à l'enfance de Mahomet <sup>1</sup> :

<sup>1</sup> Vol. IV, fol. 255 r.

كانت العرب اذا قدمت عكاظ دفعت اسلحتها لابن  
 جذعان حتى يفرغوا من اسواقهم وحجهم ثم يردوها  
 عليهم اذا ظعنوا وكان سيدا حكيما متريا من المال

Les Arabes, lorsqu'ils venaient à Oukazh, remettaient leurs armes à (Abdallah) Ibn-Djodhan (Coraychite), et les laissaient entre ses mains jusqu'à ce que les marchés fussent finis et le pèlerinage terminé; puis, au moment de leur départ, Ibn-Djodhan les leur rendait. C'était un homme puissant, sage et riche.

Il est vraisemblable qu'antérieurement à Ibn-Djodhan les armes étaient déposées entre les mains de quelque autre personnage distingué parmi les Coraychites.

La journée de Chib-Djabala, ou du ravin de Djabala (pag. 47), est un des morceaux les plus neufs et les plus importants du mémoire de M. Fresnel. Les circonstances de cette bataille, l'une des affaires les plus considérables que les Arabes aient jamais eues entre eux, sont racontées dans le Kitab el-Aghani d'une manière plus développée<sup>1</sup>; mais les principaux détails mentionnés par Abou'lfaradj Isfahani, sur la foi d'Abou-Obeïdah et autres, sont bien d'accord avec ceux que donne Ibn-abd-Rabbihi; il n'y a de différence essentielle que sur la date.

Selon Ibn-abd-Rabbihi, cette journée eut lieu quarante ans avant l'islamisme, c'est-à-dire l'année même où naquit Mahomet. L'auteur de l'Aghani en fixe l'époque dix-sept années plus tôt : « Kabcha, fille

<sup>1</sup> Vol. III, fol. 9 et suiv.

« d'Orwat-Errahhal, dit-il, était enceinte d'Amir  
« ibn-Tofaïl, lors de la bataille de Djabala, et l'on  
« assure qu'elle le mit au monde dans le moment  
« où la victoire de sa tribu fut achevée..... La  
« bataille de Djabala se donna cinquante-sept ans  
« avant l'islamisme, et dix-sept ans avant la nais-  
« sance de Mahomet. Le prophète naquit l'année  
« de l'éléphant, reçut sa mission divine dans sa qua-  
« rantième année, et mourut à soixante-trois ans.  
« Ce fut en l'année même de la mort de Mahomet  
« qu'Amir-ibn-Tofaïl, âgé de quatre-vingts ans, se  
« présenta à lui. »

Les deux parties belligérantes étaient les Bénou-Amir, sous la conduite d'Ahwas, fils de Djafar, soutenus de plusieurs alliés, et les Bénou-Tamim, commandés par Lakit, fils de Zorara, qui avait à venger sur les Bénou-Amir, son frère Mabad, fait prisonnier un an auparavant à la journée de Rahrahân, et mis à mort après le combat. Autour de ce chef s'étaient groupées une multitude de familles étrangères aux Bénou-Tamim, dont chacune avait quelque vengeance à exercer contre les Bénou-Amir. Ceux-ci, quoique leurs forces se montassent, suivant l'Aghani, à trente mille hommes, semblaient devoir être écrasés par le nombre. Une foule d'Arabes vagabonds, attirés par l'espoir du butin, étaient venus grossir encore les troupes de Lakit, et son armée était, au rapport d'Abou'lfaradj Isfahani, la plus grande réunion d'hommes qui eût jamais été vue au temps du paganisme.

Les Bénou-Amir se retranchèrent dans une gorge longue et étroite de la montagne de Djabala ; ils laissèrent leurs chameaux sans boire ni manger pendant plusieurs jours, en attendant l'ennemi. Lorsque Lakit et les siens commencèrent à gravir la montagne, les Bénou-Amir lâchèrent leurs chameaux, qui, se précipitant avec impétuosité vers l'eau et le pâturage de la plaine, renversèrent tout ce qui s'opposait à leur passage. Les Bénou-Amir s'élançèrent à leur suite, et, profitant du désordre jeté par ces animaux furieux dans l'armée ennemie, ils la mirent dans une déroute complète.

Tel est en substance le récit de cette action. J'indiquerai plusieurs rectifications légères qui me semblent devoir être faites moins dans la traduction de M. Fresnel que dans les notes dont elle est entremêlée et suivie.

Page 49, Caïs, fils de Zohaïr, dit au chef des Bénou-Amir, Ahwas, fils de Djafar : « . . . Tu com-  
 « manderas aux piétons de se tenir près des cha-  
 « meaux, et, au moment où l'ennemi nous donnera  
 « l'assaut, de délier leurs bêtes et de les prendre par  
 « la queue (pour les diriger à droite ou à gauche  
 « par une torsion convenable de ce membre ). »  
 Ces derniers mots sont une explication ajoutée par M. Fresnel : je ne la crois pas juste. Il s'agit de stimuler la course des chameaux ; Caïs veut que les hommes se cramponnent à leurs queues pour les exciter à fuir. Ce moyen est employé par les voleurs arabes qui veulent emmener rapidement des cha-

meaux loin du camp où ils les ont pris. Burckhardt, racontant la manière dont ils font leurs expéditions nocturnes, dit : « Chacun empoigne la queue de l'un  
« des chameaux les plus forts ; *cela fait galoper l'ani-*  
« *mal*, et les hommes, traînés de cette manière et  
« suivis des autres chameaux, arrivent au lieu où  
« leurs compagnons les attendent <sup>1</sup>. »

*Ibid.* « Or les Amirides avaient alors pour auxi-  
« liaires (outre les Absides) les Ghaniyyides combi-  
« nés avec les Kilabides. » M. Fresnel ajoute, entre  
« parenthèses : « (La tribu de Ghaniyy était issue de  
« Ghatafan, et pourtant le narrateur ne l'a point ex-  
« ceptée, plus haut, de l'énumération des tribus gha-  
« tafanides, auxiliaires de Lakit). » Il y aurait lieu,  
« en effet, de s'étonner de cette omission, si la tribu  
« de Ghaniyy était réellement issue de Ghatafan, ce qui  
« n'est pas. On lit, à la vérité, dans le Camous : غني  
« غني من غطافان, *Ghaniyy, branche de Ghatafan*; mais c'est  
« une erreur. Le père de cette famille, Amr, surnommé  
« *Ganiyy*, était fils d'Assar, اعصر, fils de Mounabbih,  
« منبه, fils de Saad, fils de Caïs-Aïlan. Cette généalogie,  
« répétée en plusieurs endroits du Kitab el-Agháni,  
« est bien certaine.

*Page 50.* « Enfin, les Amirides avaient avec eux  
« toutes les tribus sorties de Badjilah (fils d'Anmar,  
« fils de Nizar), *moins les Caysides.* » Le texte de M. Fres-  
« nel porte apparemment الآ قيسًا ; c'est sans doute une  
« faute. Le mot قيس, *Caïs*, seul, pris comme nom de

<sup>1</sup> *Voyage en Arabie*, trad. de M. Eyriès, vol. III, p. 115.

tribu, désigne toujours la postérité de Caïs-Aïlan, fils de Modhar, fils de Nizar, dont évidemment il ne peut être question ici. Il y a bien dans Badjilah une famille de Caïs-Coubba, <sup>1</sup> قيس كُبَّة, mais elle est citée nominativement par Abou'lfaradj Isfahani, comme ayant figuré parmi les alliés des Bénou-Amir.

On lit dans le Kitab el-Aghani : « A la bataille « de Djabala se trouvaient aussi, dans le parti des « Bénou-Amir, toutes les tribus issues de Badjilah, « excepté les *Bénou-Cochair*, <sup>2</sup> الأَشِيرَا, à cause d'une « querelle qui existait alors entre ceux-ci et les des- « cendants de Caïs (c'est-à-dire les descendants de « Caïs-Aïlan, au nombre desquels étaient les Bénou- « Amir). » C'est encore une faute, car les Bénou-Cochair étaient une branche d'Amir-ibn-Sassaa <sup>3</sup>, et non de Badjilah.

En cherchant un nom qui présente quelque similitude avec *Caïs* قيس, ou *Cochair* قشير, et qui désigne une branche de Badjilah, je trouve le nom de *Casr* قسر, auteur de la race à laquelle appartenait Khalid, fils d'Abdallah el-Casri, personnage connu par son talent pour la parole, et par les dignités dont il a été revêtu sous les khalifes Omeyyades <sup>3</sup>. Il est

<sup>1</sup> Ainsi appelée du nom d'une jument, *Coubba*, qui appartenait à Caïs-ibn-Ghauth, chef de cette famille. (*Agh.* et *Camous.*)

<sup>2</sup> *Loubb-el-Albab fil-Ansab*, par Soyouti, au mot قشيري. La généalogie du père de cette famille était : Cochair, fils de Caab, fils de Rabiah, fils d'Amir, fils de Sassaa.

<sup>3</sup> Sa biographie se trouve dans *Ibu-Khallican*.

positif que Casr était issu de Badjilah <sup>1</sup>, et je ne doute pas qu'il ne faille substituer aux leçons défectueuses du manuscrit de M. Fresnel, et du Kitab el-Aghani, les mots : *الآ قسرًا*, moins les *Bénou-Casr*.

Pag. 54 (notes). « La guerre de Dahis doit avoir commencé peu de temps après le meurtre de Khalid et le rétablissement de la paix entre les tribus d'Abs et d'Amir. » La première partie de cette conjecture peut être vraie, la seconde est inexacte. La réconciliation des tribus d'Abs et d'Amir ne s'opéra qu'au moins deux années après le commencement de la guerre de Dahis, et ce fut justement l'impossibilité où étaient les Bénou-Abs de soutenir cette guerre avec succès, qui les obligea à rechercher l'alliance ou plutôt la protection des Bénou-Amir, avec lesquels ils étaient en hostilité ouverte depuis la mort de leur roi Zohaïr.

Voici quels furent la suite et l'enchaînement des faits. Je les résume d'après divers articles du Kitab el-Aghani <sup>2</sup>, l'Histoire des temps antérieurs à l'islamisme, d'Abou'lféda <sup>3</sup>, l'extrait de Nowaïri donné par M. de Sacy dans son Mémoire sur les anciens monuments de la littérature arabe <sup>4</sup>.

Par le meurtre de Zohaïr, Khalid, fils de Djafar,

<sup>1</sup> *Camous*, au mot *Casr*. — Ibn-Khallican, art. *Khalid*, fils d'Abdallah. — *Loubb-el-Albab*, au mot *قسر*.

<sup>2</sup> Volume II, fol. 7 et suiv.; volume III, fol. 1 et suiv.; 7 vers. 9 et suiv.

<sup>3</sup> Publiée par M. Fleischer. Leipsick, 1821, p. 140, 142.

<sup>4</sup> *Mém. de l'Acad. des Inscr.* t. L, p. 392 et suiv.

chef des Bénou-Amir, s'était mis sur les bras toutes les forces des tribus-sœurs d'Abs-ibn-Baghidh et de Dhobyan-ibn-Baghidh. Il se rendit à la cour de Norman, fils de Moundhir, roi de Hira (ou auprès de son frère Aswad, fils de Moundhir) pour chercher à l'attirer dans ses intérêts : là il fut tué par Harith-ibn-Zhalim, à la suite d'une querelle survenue entre eux. Harith prit aussitôt la fuite, et, après avoir été repoussé par différentes tribus, trouva un asile chez les Bénou-Tamim. L'accueil fait à l'assassin de Khalid par les fils de Zorara donna naissance, entre les Bénou-Amir et les Bénou-Tamim, à une guerre particulière, dont le premier épisode fut la bataille de Rahrahân. Pendant ce temps, et vers l'époque de la mort de Khalid, éclatait la guerre de Dahis entre les descendants de Baghidh. On sait qu'elle eut pour principe une course de chevaux et un pari entre Caïs, fils de Zohaïr, chef d'Abs, et Hodhaïfa, fils de Bedr, chef de Fazâra, branche de Dhobyan. Après plusieurs combats ou meurtres suivis d'accommodements bientôt rompus, les Bénou-Abs obtinrent une victoire célèbre; ils firent un grand carnage de leurs ennemis à la journée de la *citerne de Habat*, جفر الهبابة, et tuèrent Hodhaïfa et ses frères. Mais ensuite, ne pouvant résister à l'effort de toutes les familles de Dhobyan réunies contre eux, ils furent contraints d'abandonner leur pays et d'aller demander un refuge à leurs ennemis les Bénou-Amir. Ceux-ci les reçurent, et la tribu d'Abs devint l'alliée de celle d'Amir contre les Bénou Tamim, postérieure-

ment à la journée de Rahrahân, où elle ne se trouva point.

Cependant la guerre de Dahis, c'est-à-dire l'hostilité des deux branches sorties de Baghidh, continua d'avoir son cours. A la journée de Djabala, tandis que les enfants d'Abs faisaient cause commune avec la tribu d'Amir, les familles du Dhobyan, attirées par l'espoir de venger sur eux la mort de Hodhaïfa et de ses frères, combattaient, sous la conduite de Hésn, fils de Hodhaïfa, dans la nombreuse armée de Lakit.

La guerre de Dahis dura quarante ans, comme celle de Bassous; elle fut terminée par l'entremise de Harith, fils d'Auf, fils d'Abou-Haritha et de son cousin Harim (ou Kharidja), fils de Sinân, fils d'Abou-Haritha, dont la libéralité est passée en proverbe<sup>1</sup>. Ces deux personnages étaient issus de Ghaïzh, fils de Mourra, fils d'Auf, fils de Saad, fils de Dhobyan, fils de Baghidh, et avaient par conséquent une relation de consanguinité avec les tribus de Dhobyan et d'Abs-ibn-Baghidh. Ils payèrent trois mille chameaux pour le prix du sang des morts restés sans vengeance, et la paix fut rétablie. Ce fut en l'honneur de ces médiateurs généreux que le poëte Zohair, fils d'Abou-Selma, composa sa *moallaka*<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Voyez dans Meïdani le proverbe *اجود من هرم*

<sup>2</sup> Telle est l'opinion des commentateurs et de l'auteur du Kitab el-Aghani. Le vers de cette *moallaka*, qui commence par les mots

*سعى ساعيا غيظ بن مرة*, « deux hommes issus de Ghaïzh, fils de Mourra, se sont portés médiateurs, » et qui précède immédiate-

Suivant Abou'lféda<sup>1</sup> et Tebrizy<sup>2</sup>, Caïs, chef des Bénou-Abs, n'accéda pas à cette paix; il abandonna sa tribu, embrassa la religion chrétienne, erra en différentes parties du désert, et finit par se retirer dans un couvent du pays d'Oman<sup>3</sup>. D'après le récit de l'auteur d'Antar, ce fut quelque temps avant la conclusion de la paix, et à la suite d'une bataille dans laquelle la tribu d'Abs avait été presque écrasée, que Caïs s'enfuit et se voua à la vie solitaire.

La guerre de Dahis ayant commencé vers l'époque

ment, dans Zawzèni, le vers *تداركتما عيسا و ذبيان*, « vous avez réconcilié Abs et Dhobyan, » montre en effet que Zohaïr adresse ses éloges à Harith et Harim, qui étaient issus de Ghaizh, fils de Mourra, et non, comme le dit Nowaïri, à Aus et Makal; car ces deux derniers n'appartenaient point à la famille de Ghaizh, fils de Mourra, mais à celle de Thaleba, fils de Saad, fils de Dhobyan. (Nowaïri, man. 700 de la Bibl. royale, fol. 18.)

<sup>1</sup> *Historia ante-islamicā*, de M. Fleischer, p. 142.

<sup>2</sup> *Commentaire sur le Hamāça*, édit. de M. Freytag, p. 223.

<sup>3</sup> Le poète Bechr, fils d'Obayy, fait allusion à cette circonstance, dans ces vers :

« Les funestes chevaux de l'espèce de Dahis n'attirent que des malheurs au jour de la course. Ce sont eux qui ont été cause de la mort de Malik (fils de Zohaïr) et de l'exil de Caïs au delà d'Oman. »

ان الرباط الفكد من آل داحسن  
ابين فما يغفلن يوم رهان  
جلين باذن الله مقتد مياك  
وطرحن قيسنا من وراء هان

du meurtre de Khalid, c'est-à-dire peu de temps avant la journée de Rahrahân, antérieure d'une année à celle de Chib-Djabala, si l'on admet, avec Ibn-abd-Rabbihi, que cette dernière bataille se soit livrée en l'année de la naissance de Mahomet (de J. C. 571), on doit rapporter l'origine de la guerre de Dahis à l'an de J. C. 568-9; et sa durée ayant été de quarante ans, sa fin répondra à l'an de J. C. 608-9. Si l'on adopte, au contraire, le sentiment d'Abou'lfaradj Isfahani, selon lequel la journée de Djabala a précédé de dix-sept ans la naissance de Mahomet, le commencement de la guerre de Dahis coïncidera avec l'an de J. C. 551-2, et la fin avec l'an de J. C. 591-2.

Pag. 55. « Or, Rabi et ses frères étaient les plus dignes hommes de toute l'Arabie, à telles enseignes qu'on les nommait partout les *kamalah*, c'est-à-dire les parfaits. » Cette épithète, *الكامة*, n'indique point, en arabe, les vertus dont le mot français *dignes* pourrait donner l'idée. Voici ce qu'on lit, au sujet du mot *كامل*, dans un passage du Kitab el-Aghani<sup>1</sup> :

وكان الرجل في الجاهلية اذا كان شاعراً شجاعاً كاتباً  
ساجحاً رامياً سموه الكامل

Au temps du paganisme, lorsqu'un homme était poète et brave à la guerre, qu'il savait écrire<sup>2</sup>, qu'il était habile à nager et à tirer de l'arc, on le qualifiait de *parfait*.

<sup>1</sup> Vol. I, fol. 317 r.

<sup>2</sup> Le temps où vivaient les hommes qui ont porté ce surnom de

Je termine ici mes observations : quelques-unes sont trop minutieuses, sans doute; je ne les aurais pas faites si j'avais trouvé matière à des critiques plus importantes dans la brochure de M. Fresnel. Je le félicite d'employer à des recherches historiques la connaissance qu'il a acquise de la langue arabe. Puisse l'estime que son mémoire a inspirée, non-seulement à l'auteur de cet article, mais encore à des juges plus éclairés, l'engager à continuer ses utiles travaux, et à livrer bientôt au public plusieurs autres lettres aussi intéressantes que la première !

TEXTE DE LA TRADITION D'ABOU'LMOUNDHIR HÉCHAM.

قال ابو المنذر هشام بن محمد بن السائب لم تجتمع  
معد كلها الا على ثلاثة رهط من رؤساء العرب وهم عامر  
وربيعة وكليب والاول عامر بن الظرب بن عمرو بن بكر  
ابن يشكر بن الحارث وهو عدوان بن عمرو بن قيس عيلان  
وهو الناس بن مضر وعامر بن الظرب هو قائد معد يوم

*parfaits*, tels que Rabie, fils de Ziad, et ses frères, ne remonte guère au delà du quart de siècle antérieur à la naissance de Mahomet. Ainsi l'on ne pourrait tirer, de l'usage de cette épithète et de l'explication qui en est donnée ici, aucune conclusion contraire à l'opinion de M. de Sacy, fondée sur le témoignage de plusieurs auteurs arabes, relativement à l'époque de l'introduction de l'écriture dans l'Irak, vers l'an de J. C. 530, et dans le Hedjaz, vers l'an de J. C. 560 (*Mém. de l'Acad.* t. L, p. 315 )

البيداء حين تمدحت<sup>١</sup> مدح وسارت الى تهامة وهي  
اول وقعة كانت بين تهامة واليمن والثاني ربيعة بن  
الحارث بن مرة بن زهير بن جشم بن بكر بن حبيب  
ابن عمرو وهو قائد معد يوم السلان وهو يوم كان بين  
اهل تهامة واليمن والثالث كليب بن ربيعة وهو الذي  
يقال له اعز من كليب وألد وقاد معدا كلها يوم خزاز  
ففض جموع اليمن وهزمهم فاجتمعت عليه معد كلها  
وجعلوا له قسم الملك وتاجه وتحيته وطاعته فعبس  
بذلك حينما من دهره ثم دخله زهو شديد وبغى على  
قومه الخ

TEXTE DE LA TRADITION D'ABOU-OBEÏDAH.

قال ابو عبيدة تنازع عامر ومسمع ابنا عبد الملك وخالد  
ابن جبلة وابراهيم بن محمد بن نوح العطاردي وغسان  
ابن عبد الحميد وعبد الله بن مسد الباهلي ونفر من  
وجوه اهل البصرة كانوا يتجالسون يوم الجمعة ويتفاخرون  
ويتنازعون في الرياسة يوم خزاز فقال خالد بن جبلة

<sup>١</sup> Ce mot est écrit dans Nowāiri (man. 700 de la Bibl. royale, fol: 28) **مدحت**. Je crois qu'on doit lire **تمدحت**, ce qui signifierait que la tribu de Madhbidj, par exubérance de population, déborda sur le Tihama.

كان الاحوص بن جعفر الرئيس وقال عامر ومسمع كان  
الرئيس كليب وائل وقال ابن نوح كان الرئيس زرار بن  
عدس وهذا في مجلس ابي عمرو بن العلاء فتحاكموا الى  
ابي عمرو بن العلاء فقال ما شهدتها عامر بن صعصعة ولا  
دارم بن مالك ولا جشم بن بكر اليوم اقدم من ذلك  
ولقد سالت عنه منذ ستون سنة فما وجدت احدا يعلم  
من القوم ومن الرئيس غير ان اهل اليمن كان الرجل  
منهم يجيء ومعه كاتب وطفنسة يقعد عليها فياخذ من  
اموال نزار ما شاء كعمال صدقاتهم اليوم وكان اول  
يوم امتنعت معد عن الملوك ملوك حير وكانت نزار لم  
تكثر بعد واوقدوا نارا على خزاز ثلاث ليال ودخنوا ثلاثة  
ايام فقيل له ما خزاز قال هو جبل قريب من امرة على  
يسار الطريق خلفه صحراء منج يفاوح كير وكوير اذا  
قطعت بطن عاقل في ذلك اليوم امتنعت نزار من اهل  
اليمن ان ياكلوهم ولو لا قول عمرو بن كلثوم ما عرف  
ذلك اليوم حيث يقول

ونحن غداة اوقد في خزازي

رفدنا فوق رفد الرافديننا

قال ابو عمرو بن العلاء لو كان جده كليب وائل قاتلهم  
ورأسهم ما ادعى الرفاذة وترك الرياسة قال ابو عمرو وما

رايت احدا عرف هذا اليوم ولا ذكره في شعره قبله  
ولا بعده

---

## LETTRE

De M. BOHET, missionnaire apostolique sur le détroit de Malaca, auparavant missionnaire au Fo-kien en Chine, à M. l'abbé Dubois.

Pulo-Pinang, 20 septembre 1835.

Monsieur et cher confrère,

Je suis un peu en retard à votre égard, mais j'ai tout lieu d'espérer que les deux lettres que j'ai l'honneur de vous adresser me serviront d'excuse à cause de leur longueur. Je crois que vous rapporter une partie des vexations que l'on éprouve en Chine, c'est répondre pour le moment à ce que vous me demandez. En effet, connaître les lois d'un pays n'est pas connaître ce qui s'y passe; tout au plus c'est savoir ce qu'on devrait y faire. Vous désirez sans doute plus d'ordre et de méthode dans ce que je vous écris; mais, sans chapitres et sans paragraphes, je vais vous raconter bonnement les choses selon que ma mémoire me les rappellera. Je ne vous dirai rien dont je n'aie été témoin. Écrivant des faits, peu importe de mettre le dernier celui qu'il conviendrait mieux de placer le premier.